

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Fleurs de vie

Christine Sioui Wawanoloath

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wawanoloath, C. S. (1991). Fleurs de vie. *Liberté*, 33(4-5), 81–86.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CHRISTINE SIOUI WAWANOLOATH

FLEURS DE VIE

Alors nous vivons dans le passé et le reste du monde continue sa course. Malgré toutes leurs inventions modernes ils ne peuvent pas vivre à notre façon; ils meurent s'ils essaient parce qu'ils ne savent pas lire dans le soleil couchant ou entendre le vieil homme parler dans le vent.

Propos tenus en février 1918 par Anaquoness, un Ojibway, qui a combattu à côté des Alliés lors de la Première Guerre mondiale.

Ils étaient seuls au monde; du moins dans le monde qu'ils connaissaient. Ils avaient pu sauvegarder toutes les techniques essentielles à leur survie: la fabrication du feu, la construction d'abris, la culture de quelques plantes, la chasse aussi, car quelques espèces de petits animaux avaient échappé. Ces traditions leur avaient été transmises de générations en générations, parce que leurs ancêtres avaient prédit depuis longtemps que les passions démentes des humains pour le pouvoir et les richesses allaient quasiment anéantir toute forme de vie sur la terre.

Des époques obscures s'étaient succédées, au cours desquelles leur peuple, angoissé, avait pensé ne plus jamais revoir le soleil et la lune, jadis si brillants. Mais la Terre, leur Mère, se guérissait peu à peu. Les plus âgés racontaient

Christine Sioui Wawanoloath est une Wendat Abénakise. Elle a publié des contes dans les revues autochtones Tawow et The Native Perspective.

encore qu'ils l'avaient vue reverdir graduellement. Ils avaient observé les pousses qui renaissaient entre les troncs d'arbres morts. Ces pousses étaient devenues de jeunes arbres, qui bordaient leur village dont les habitations étaient faites de terre séchée.

Le nombre et l'étendue des fleurs sauvages augmentaient à chaque printemps. La vue d'une clairière, parsemée de centaines de petites fleurs roses et blanches, serra le cœur d'une jeune fille. Une légende, longtemps oubliée, surgit de sa mémoire, car ils avaient conservé précieusement les légendes, les rituels d'action de grâces, les chants et les danses sacrées du peuple.

Avec ses compagnons, lorsqu'elle était encore toute petite, elle se délectait des anciens récits. Ensemble, ils s'émerveillaient et ouvraient de grands yeux devant tant de beautés perdues. Les collines, au-delà de leur village, demeuraient sombres et arides.

Le grand-père fermait ses paupières pour leur raconter, inlassablement, les histoires qu'il avait apprises de son propre grand-père. L'une d'elles concernait les petites fleurs magiques.

Le grand-père commençait toujours ainsi: «Il y a très très longtemps, notre frère le soleil s'amusait à se refléter dans chaque petit grain de sable et dans la moindre goutte de rosée. Il faisait étinceler toutes les feuilles des arbres que le vent, notre frère, animait de joyeux mouvements et de doux murmures. En ce temps-là, il existait encore de grands et splendides animaux; des poissons de la taille d'un jeune homme sillonnaient lacs et rivières, et d'énormes oiseaux traversaient le ciel, montant vers le soleil. Notre Mère la Terre se paraît de ses plus beaux atours: fruits juteux et multicolores, sources claires et brumes argentées.»

Après une pause interminable, le grand-père continuait: «Les arbres étaient si hauts qu'il aurait fallu vingt grands hommes, debout les uns sur les autres, pour atteindre les faîtes. Or, sur la mousse de nos forêts, il poussait

de minuscules fleurs d'un bleu éclatant teinté de rouge. On les appelait «les fleurs de la vie» parce qu'elles possédaient un pouvoir de guérison. Leur pouvoir médicinal se concentrait dans la rosée matinale. Pour guérir leurs maux, les êtres vivants n'avaient qu'à goûter les fleurs ou à en frotter leur épiderme; rien qu'à les regarder, les maux de l'âme s'envolaient.

Mais ces fleurs magiques disparurent de la surface de la terre lorsqu'un monstre jaune aux étranges pattes rondes les mordit de sa bouche aux dents tranchantes.» Puis, joignant le geste à la parole, le grand-père imita la terrible bête. «Ce monstre n'avait pas d'âme. Il émettait des sons affreux qu'on entendait de très loin, et les jets noirs de fumée qui sortaient de son corps sentaient mauvais. Le monstre ne se contentait pas seulement de fleurs magiques: il arrachait les arbres, il dévorait les plantes, son appétit était insatiable. C'est pourquoi notre peuple, que le monstre avait privé de la forêt, source de vie, dut fuir de plus en plus loin, de plus en plus vite, car la bête ne cessait d'engloutir tout ce qui se trouvait sur son chemin. Pendant ce temps, les hommes, pris de folie, commencèrent à se battre entre eux pour s'approprier ce qui restait. À la guerre, il se faisaient aider de monstres volants, durs comme pierre, qui crachaient des objets pointus et détruisaient tout ce qu'il y avait autour d'eux: humains, animaux, végétation... tout! Notre peuple était déjà loin. Au bout de plusieurs années, les monstres tombèrent les uns après les autres. Mon grand-père me disait qu'il avait entendu leurs derniers rugissements quand il était encore un enfant.»

À la fin du récit, le vieillard hochait lentement la tête et poursuivait: «Mon grand-père m'a dit qu'on retrouverait les fleurs de la vie au centre de la terre où elles sont cachées quelque part. Un jour, elles couvriront à nouveau notre Mère pour l'aider à guérir.»

La jeune fille, rêveuse, contemplait toujours les fleurs roses et blanches. «Mais, se dit-elle, elles ne sont ni

minuscules, ni bleu-pourpre.» Ce soir-là, elle s'endormit en pensant aux fleurs magiques.

Au petit matin, elle prit par la main sa jeune sœur et lui confia son rêve. «J'étais devenue un arbre magnifique. Je touchais le ciel de mes branches. J'ai caressé un arc-en-ciel et j'ai dansé au rythme du vent. J'étais un arbre lumineux. Mon tronc était couvert de mousse sur laquelle des petites fleurs bleu-pourpre commençaient à éclore; bientôt, elles se déployèrent à perte de vue en direction des rochers situés là-bas, vers le soleil couchant.»

D'un air mystérieux, elle lui dit: «Viens avec moi, allons chercher ces fleurs.»

Elles se mirent en route. Le soleil était presque au zénith lorsqu'elles atteignirent les rochers. Courant à droite et à gauche, elles regardèrent tout autour, espérant trouver ne serait-ce qu'une seule de ces fleurs de vie. Hélas! il n'y avait aucune trace de végétation sur les pierres grises. «Retournons maintenant, souffla la sœur cadette, ce n'était qu'un très beau rêve.» Mais l'autre dit: «Non, attendons un peu.» Elles s'asseyèrent calmement et restèrent silencieuses. «Écoute, chuchota la petite, quelle est cette musique?» L'aînée ne répondit rien, mais fit signe à sa sœur de la suivre alors qu'elle se dirigeait vers une ouverture qu'elles n'avaient pas remarquée. Guidées par le son mélodieux, elles entrèrent et descendirent de plus en plus profondément.

Elles arrivèrent dans un grand espace éclairé par une étrange lumière. En y regardant de plus près, elles découvrirent que les parois de la caverne étaient tapissées de milliers de mouches à feu! Une musique cristalline semblait venir de très près. Elle provenait d'une cascade qui glissait sur une énorme pierre pour plonger ensuite en scintillant dans un étang d'un vert émeraude. Sur les bords de l'étang, les sœurs distinguèrent clairement une couche épaisse de mousse où fleurissaient d'innombrables petites fleurs bleu-pourpre.

Très excitées, elles allaient en cueillir quelques-unes, lorsqu'une voix les fit sursauter: «Approchez mes enfants, votre présence est désirée!»

Le cœur battant à toute allure, elles se retournèrent lentement. Un magnifique corbeau blanc les scrutait du regard, inclinant la tête d'un air affable bien qu'amusé. L'aînée lui demanda poliment: «Es-tu le gardien de ces fleurs?» Il répliqua sans se presser: «Non, je suis venu ici il y a fort longtemps lorsque les humains ont envahi les cieux avec leurs feux et leurs nuages noirs. Les fleurs étaient déjà là. Je pensais qu'il ne me restait plus qu'à mourir. J'étais vieux et triste; tous mes semblables étaient morts de faim et de soif. La terre elle-même semblait agoniser. J'ai attendu ma propre fin, mois après mois, année après année. Un jour, regardant mon reflet dans l'étang vert où je m'abreuvais, j'ai réalisé que mes plumes étaient devenues toutes blanches. Puis, je me suis aperçu que les grondements et les sinistres vibrations avaient cessé. Que s'est-il passé? Les humains auraient-ils renoncé à leurs guerres?»

La jeune fille baissa tristement la tête: «Non, corbeau, les vieux nous racontent qu'ils n'y ont même pas songé. Au contraire, ils se sont battus jusqu'à supprimer presque toute forme de vie. Nous sommes les descendants d'un peuple réfugié de son plein gré au plus profond des forêts. Hélas! Même cette retraite a été troublée. Mais sois heureux, corbeau, notre Mère reprend ses forces. Les animaux qui ont survécu ne sont plus malades, ils se multiplient à nouveau. Le vent et la pluie éliminent les cendres. Le Soleil n'est pas tombé, il revient tous les jours caresser la Terre.»

La cadette ajouta en désignant les fleurs: «Nous sommes venues les chercher parce qu'elles sont le symbole de la vie chez notre peuple et que maintenant tout recommence.»

Le corbeau poussa un grand cri de joie. Il leur dit: «Alors je vais vous aider. Jusqu'à mon dernier souffle, je

me consacrerai à la tâche de répandre ces fleurs sur la Terre.»

Les deux sœurs sortirent de la caverne les bras chargés de leur trésor. À partir de ce jour, le corbeau, fidèle à sa parole, ne cessa de transporter dans ses pattes et dans son bec des touffes de mousse piquées de fleurs bleu-pourpre. Il les déposait çà et là sur les collines, sur les montagnes et dans les vallées. À chaque vol au-dessus du village de l'ancien peuple, il saluait les deux jeunes filles en croassant joyeusement.

Beaucoup plus tard, quand elles devinrent à leur tour de belles grands-mères, il revint les voir: «Je dois vous faire mes adieux, chères amies, ma mission est accomplie. Je retourne une dernière fois à la caverne. Bientôt mon âme voyagera au pays bleu-pourpre.» Cette nuit-là, les vieilles femmes contemplèrent la lune en berçant tendrement les deux derniers-nés de leur nombreuse descendance. Elles ne furent pas surprises quand elles virent une étoile filante dessiner la forme d'une grande voûte et se perdre ensuite dans l'immense forêt cosmique.